1er Juillet 1792

PREUVES ÉVIDENTES DES TRAHISONS DE L'ETAT-MAJOR,

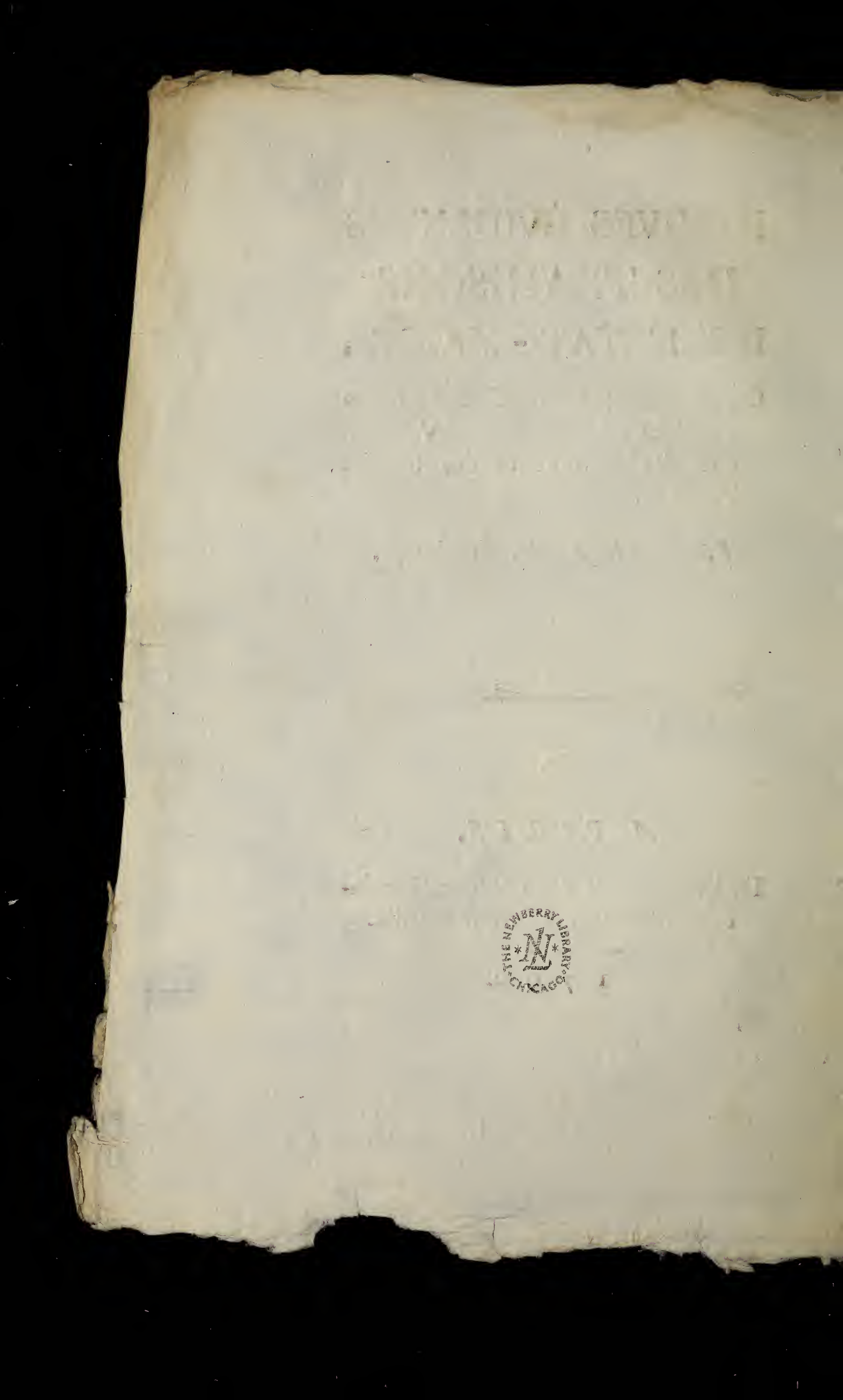
Coupable au premier chef du crime de Lèze-Naiion ; & Fidélité héroïque des Sections & des Soldats Patriotes.

Par des Citoyens des Fauxbourgs.

A PARIS,

De l'Imprimerie de la Vérité, Emplacement de la ci-devant Bastille.

1792.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PREUVES ÉVIDENTES
DES TRAHISONS DE L'ÉTAT-MAJOR,

Coupable au premier chef du crime de Lèze-Nation ; & Fidélité héroïque des Sections & des Soldats Patriotes.

Par des Citoyens des Fauxbourgs.

Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux ;
Qui sert bien son Pays, n'a pas besoin d'aïeux.

Voltaire.

Tremblez, vils suppôts, bas agens du despotisme, tremblez, ignobles espions, mouchards décorés de l'état-major! Vos attentats contre la patrie, vos bassesses et vos forfaits nous sont connus. Vos projets désastreux et téméraires vous ont rendus pour jamais les opprobres et les fléaux de la nation Française. Adulateurs abjects & sanguinaires vous touchez à l'instant de recevoir la juste recompense de vos affreux complots. Vos précautions sont inutiles ; vos

pièges n'atteftent plus que vos cruautés & vos folies.

Flatteurs aveugles et ambitieux, vous n'allez recueillir, pour prix de votre audace & de vos travaux qu'une mort ignominieufe ; & tous ceux de vos confédérés contre notre liberté qui échapperont au tonnerre de la nation armée, n'éviteront point l'infamie du fupplice.

Oui, vous périrez tous fous les coups de notre vengeance légitime. Les militaires intrépides que vous croyez commander, n'attendent que le fignal de la patrie outragée & trahie pour vous poignarder.

-Vos croix militaires, vos brevets que vous avez achetés à force d'infamies, vos penfions aux dépens d'un peuple indigent par vos concussions & vos rapines, ne feront qu'animer notre indignation & notre courage.

Vous vous imaginez dans vos illusions, dans vos efpérances chimériques tromper notre fidélité patriotique, nous amufer encore par vos promeffes perfides.

Défabufez-vous, infames perfécuteurs de notre liberté. Tous les Français veillent, & vous n'allez offrir à l'europe effrayée, que les images hideufes de vos cadavres enfanglantés.

Vous voulez, vous prétendez nous immoler fous les coups de votre barbarie. Votre ambition eft incommenfurable, votre avidité eft fans bornes ; vous n'êtes que des ferviteurs abjects, rangés fous les drapeaux altiers de la lâche ariftocratie.

Vous croyez que nous avons fermé les yeux

fur vos trames exécrables. Vous ne favez donc pas que les plus fermes appuis de la conftitution, nos frères les plus fidèles font au milieu de vous, qu'ils affiftent à vos délibérations les plus fecrettes ; qu'ils nous rendent le détail le plus exact de vos projets monarchiques; que vos noms font enregiftrés dans les répertoires fecrets de nos comités; que vous êtes mis à l'*index* dans nos fections ; que vos têtes font univerfellement mifes à prix, & que votre fupplice eft affuré.

Répondez, traîtres audacieux & téméraires? Louis XVI & fon Autrichienne vous arracheront-ils aux explofions de notre colère & à la bravoure de nos armes? Vous avez accaparé jufqu'à nos premiers alimens, jufqu'aux denrées les plus néceffaires à notre exiftence; qu'avez-vous fait? Vous ne fentez donc pas que la force triomphe toujours de l'oppreffion? Votre or arrêtera-t-il notre courage? Limitera-t-il les efforts de notre intrépidité? Si vous avez entre vos mains tout le numéraire, nous avons de la poudre & du fer. Nos canons font braqués, nos glaives font fufpendus fur vos têtes perfides.

Ne vous flattez point de pouvoir vous mefurer avec nous. Vous n'êtes que des lâches; vous tremblez pour votre vie ; vous vous figurez jouir de vos richeffes ufurpées ; vous efpérez que les citoyens ariftocrates opoferont leur égide pour parer les coups que nous allons vous porter. Les malheureux! ils ne font pas plus braves que vous, ils ont beaucoup à perdre.

Pour nous, qui n'avons plus rien, nous, que que vos exactions ont réduit au déſeſpoir; nous ne faiſons plus cas de la vie, nous ſommes conſolés des vaines terreurs de la mort; mais, avant de périr, nous ou nos enfans vous égorgerons & vous ferons avaler à longs traits le calice de la douleur & du déſeſpoir.

Apprenez que nous bravons vos coalitions et vos décrets. Le peuple eſt votre maître; il eſt le plus fort, il eſt innombrable, il eſt intrépide, vous le rendez cruel et vindicatif. Vous n'êtes qu'une poignée de mutins pour qui le ſupplice eſt réservé.

Nous connoiſſons vos ruses, nous n'ignorons pas vos intentions criminelles. Vous vous épuisez en combinaisons pour nous enlever nos armes, nos canons.

Arrivez poltrons, arrivez nous vous attendons. Vous ne voyez goutte en plein jour, & nous sommes éclairés la nuit. Ne croyez pas vous ſouſtraire à la punition de vos crimes. Trop long-temps vous êtes reſtés impunis; il eſt un terme à la ſcélérateſſe, et le ciel vengeur va vous exterminer par nos bras nerveux.

Si les braves gardes françaiſes ne ſont point ſous leurs drapeaux glorieux, ils ſont avec nous et allument de leur courage notre patriotiſme déterminé. Ces braves militaires, qui ont avec nous renversé les baſtions du deſpotisme, qui ont, dans leur brûlante fidélité, immolé le traître *de Launay*, votre prédéceſſeur, dont vous ſuivez les traces, sont pénétrés d'indi-

gnation : ils ne vous connoiſſent plus , & vous ſerez leurs victimes.

Nous voyons que nous n'avons fait que la moitié de l'ouvrage. Nous avons écraſé la baſtille , nous en avons ſappé les fondemens pour conſtruire ſur ſes ruines le trône de la liberté.

Il eſt tems que la raison , que l'équité reprennent leur empire , et nous mourrons , nous expirerons plutôt que d'abandonner nos droits et de gémir entre l'indigence et le mépris , quand nos yeux sont offusqués de l'éclat & du luxe de tant de coquins qui ont employés tous les ressorts de la malignité pour nous ruiner et nous affamer.

Il n'eſt plus poſſible aux honnêtes citoyens d'obtenir juſtice , le directoire du département eſt composé d'une multitude de brigands vendus à la cour & aux ariſtocrates , nos gardes nationales gémiſſent de voir à leur côtés & ſous les mêmes drapeaux , des hommes de tout pays, introduits, reçus, enregiſtrés, par l'ordre des commandans, gagiſtes rampans du comité des tuilleries. Des traîtres émigrés y figurent avec audace. On y a admis des prêtres, des évêques réfractaires qui portent effrontément l'uniforme honorable de la nation, qu'ils voudroient égorger & qui séduisent à force d'or et d'argent, à force de promesses, les citoyens dont le patriotiſme n'eſt pas épuré.

Le directoire du département s'oppoſe aux décrets de l'aſſemblée nationale. Il a oſé faire une pétition & des prières au roi pour ar-

rêter l'effet de la sanction relativement à l'expulſion & aux peines décrétées contre les prêtres réfractaires. L'aſſemblé nationale l'a vu, en a été ſurpriſe, & n'a point anéanti ce corps gangrené.

Tous les comptables de la ville n'ont rendu & ne rendent aucun compte, le directoire n'en exige point, c'eſt même tacitement convenu entre ces deux corps adminiſtratifs.

Pourquoi ? On le ſent, on le ſait, c'eſt que le directoire qui a la grande main, a la plus groſſe part au gâteau, & que s'il exiſtoit des comptes fidèles, ces deux corporations ne recevroient que leur ſalaire. Ce qui n'entre point & ne peut entrer dans leurs ames crapuleuſes & intéreſſées. (1)

Comment le peuple ne feroit-il pas affaiſſé ſous le poids de l'indigence, on le dépouille de tous les côtés, on le preſſure, on le met à contribution, on le vole, pour enrichir une foule de gredins, de dilapidateurs, qui toujours attachés à l'ancien régime dont ils perpétuoient les infamies, comme membres affiliés, n'ont point changé de ſentimens, & continuent leurs rapines ſous une autre dénomination ; mais le mot n'eſt rien, la choſe eſt tout.

---

(1) Je parlerai quelques jour des horreurs que les administrateurs des subsistances se permettent. Cet article important mérite bien d'être détaillé. Le lecteur frémira des abominations qui se commettent.

Et en effet, par qui ſont occupées toutes les différentes places du directoire, de la municipalité & des tribunaux de Paris? Par des ariſtocrates enragés, par des avocats, des procureurs, des greffiers, des huiſſiers même, des commis, des marchands, des eſcrocs, des intriguans, tous gens avides de fortunes immenſes, & qui aimeroient mieux aller à l'échafaut que de reſtituer.

Puiſque l'on a changé le code & la forme, il falloit donc écarter les fripons de l'ancien ſyſtême, pour n'admettre que des hommes nouveaux, qui euſſent ſans doute été moins ſuſpects, quoiqu'on ne manquât point de ſujets amis de la nouvelle conſtitution, & capables de gérer, on a fait tout le contraire. Certes, on ne pouvoit s'y prendre mieux pour opérer le plus grand mal.

Il eſt donc de toute néceſſité de chaſſer ces intrus, & de les remplacer par des hommes modernes, & dont l'intégrité patriotique ſoit reconnue.

Je ſuis certain qu'à l'exception d'un *Petion*, d'un *Manuel*, d'un *Danton*, & de quelques autres, en très-petit nombre, tous les membres du directoire & de la municipalité de Paris, ſont les ennemis forcenés, les ennemis implacables de notre liberté, de notre bonheur, & entretiennent des correſpondances ſuivies avec les miniſtres monarchiens.

L'on doute aujourd'hui des intelligences du directoire du département de Paris avec le fourbe Lafayette. La derniere lettre de ce

général lue à l'assemblée nationale n'en est-elle pas une preuve complette ?

Roberspierre, l'Aristide de ce siècle avoit été promu à la place d'accusateur pubic, il a tant été contrarié dans son ministère, qu'il a pris le parti d'abdiquer ses fonctions, par la seule raison que sa probité, son civisme, sa fermeté déplaisoient à la cour qui le déteste, & que toujours arrêté par le tribunal, il ne pouvoit opérer le bien, par la conséquence qu'un homme ne peut sympathiser avec des scélérats qui ont toujours des volontés différentes & d'autres intérêts.

Tout Paris admire la sagacité & le patriotisme de *Petion*, dont la douceur & la fermeté égalent l'équité. Comment est-il reçu chez le roi ? Comment est-il traité par les traîtres de l'assemblée nationale ? N'a-t- il pas dernièrement été insulté, outragé par l'état-major & les soldats nationaux qui se trouvoient aux Tuilleries ? N'a - t - il pas même été menacé de la lanterne par une foule de coquins décorés & stipendiés ? Son acolyte, *Sergent*, qui l'accompagnoit, n'a-t-il point été appréhendé au corps par un grenadier, qui vouloit lui arracher l'écharpe nationale ? Ces deux respectables magistrats ne se sont-ils pas cru fort heureux de se sauver rapidement du château des Tuilleries, au milieu des huées & des menaces pour conserver leur vie ? Le roi n'a-t-il pas osé lui - même avec son ton rauque & grossier, dire au respectable Pethion les choses les plus dures, & lui adresser les reproches les moins mérités?

D'où proviennent des injustices si criantes? Des mauvais conseils dont sa femme & les aristocrates alimentent sa perverse stupidité? Des officiers, des soldats se seroient-ils permis d'insulter, de maltraiter un maire-de-ville & son adjoint, s'ils n'y eussent pas été autorisés?

Je laisse au lecteur impartial à juger cette question. Quand Louis XVI a été ramené dans cette capitale avec Antoinette & sa famille, après s'être évadé, la nation Française s'est contentée de lui faire des reproches; elle ne l'a point molesté, au contraire elle lui a pardonné sa fuite & sa perfidie. Dans un autre pays, & surtout en Angleterre, il eût été décapité. Criminel de haute trahison envers la France entière, il méritoit le supplice. L'assemblée constituante a pris un autre parti; & pour lui apprendre à se répentir de son crime, elle lui a rendu ses grandeurs, ses titres & ses honneurs. Grande leçon pour un prince qui auroit eu de l'ame, & qui auroit senti le prix d'un attachement si pur, si constant à un monarque ingrat! Ce roi, après un pardon si généreux, est-il rentré en lui-même?

Non: il n'a rédoublé que de politique & de fausseté. Que de perfides promesses n'a-t-il pas faites, prononcées & imprimées? Jamais ce monarque n'a connu la sincérité ni aimé les honnêtes gens. Jamais il n'a favorisé que des scélerats, des putains; si par hasard il s'est mépris dans le choix de quelques ministres, qu'il s'en soit rencontré d'intègres & de sagaces, il les a bientôt renvoyés.

Que fignifie la fotte proclamation qu'il a fait placarder ces jours derniers? Y a-t-il rien de fi méchant & de fi ridicule? On voit clairement qu'il n'eft environné que de gens ftupides & fans prudence. Ils font dire & répéter à leur maître mille bêtifes tous les jours, & lui font accroire qu'il eft en état de renverfer ce qui eft fait, de tout rétablir, & qu'il a des forces pour s'oppofer à la volonté, à la valeur d'une grande & généreufe nation qui ne lui demande que ce qui eft jufte.

Dans quelle erreur cet aveugle roi eft plongé! Hélas! il faut bientôt l'éclairer à fes dépens & aux dépens de fes lâches ferviteurs, qui feroient les premiers à l'abandonner, pour échapper à la fureur d'un peuple à qui le défefpoir va mettre les armes à la main.

Les Parifiens ne craignent point la proclamation de la Loi Martiale. Trop tôt pour les ariftocrates, ils arboreront le drapeau rouge. Ce font eux qui foudroyeront, qui balayeront leurs oppresseurs. Quand un peuple-roi fe nomme des chefs pour lui rendre juftice, pour veiller à fa tranquillité, à fon bonheur, & que fes mandataires trahiffent fa confiance, il lui refte deux partis à prendre: ou de chaffer fes chargés de pouvoir, de les punir, ou de les forcer à remplir leur devoir & leur miffion. Il n'y a pas de milieu ni d'alternative. Ce moment, cet événement eft prochain, parce qu'il eft commandé par la néceffité, la droiture & la raifon.

Dira-t-on que la coalition combinée des

citoyens aristocrates, des épauletiers rassemblés aux Tuilleries parviendra à sapper les fondemens de notre liberté, & écrasera la masse énorme d'un peuple immense qui chaque jour se reproduit ; ce seroit déraisonner. J'aimerois autant qu'on me soutînt qu'il est possible de contenir la fureur des flots de l'Océan, que de calmer un empire.

Je conviens qu'avec les ressources de la ruse & de la surprise les ennemis du patriotisme pourroient dans un choc imprevu, une attaque inattendue massacrer de braves citoyens. Mais à quoi aboutiroient ces succès éphemères, cette victoire instantannée ? Quelles en seroient les suites ? Les vainqueurs se mettroient la corde au col. Il n'en échapperoit pas un seul. L'énergie de la nation enragée se développeroit, se réveilleroit. Le fils irrité de l'assassinat de son père ou de son frère, dans les explosions de sa rage, en tireroit une vengeance terrible. Rien n'arrêteroit son courage & son indignation. Semblable à un torrent débordé qui ravage les campagnes, entraîne les chaumières du cultivateur, & détruit les fruits de ses travaux & de ses sueurs, en lui faisant perdre l'espérance des moissons, le peuple Français devenu sanguinaire & barbare, immoleroit sans pitié les perfides qui auroient provoqué sa fureur.

Il y a, me dit-on, des traîtres dans les gardes nationaux, qui, dans une affaire assassineroient leurs camarades, & favoriseroient les partisans du roi & de l'ancien régime,

Cela pourroit arriver, & même arrivera, mais cet artifice ne pourroit rien opérer. J'aimerois encore autant qu'on me dit que dans une bataille il ne faut point employer le ſervice d'un déſerteur, parce que néceſſairement il n'a point, en quittant ſes drapeaux, perdu l'amour inné de ſon pays & de ſes compatriotes, & qu'il n'a aucun motif pour aimer une nation étrangère. Je conviens de cette vérité, tout le monde en conviendra; mais tout le monde ſait auſſi la maniere dont on s'y prend pour tirer parti des déſerteurs, qu'on force à ſe battre contre leurs freres. On ſait qu'ils ſeroient eux-mêmes les victimes de leur trahiſon. D'ailleurs on ſe méfie toujours d'eux; & les ſoldats de mauvaiſe foi qui ſont dans nos bataillons ſont ſuſpectés; ils croyent avec le ſecours d'un extérieur patriote, d'un uniforme national, tromper notre vigilance, & c'est en cela qu'ils ſe trompent groſſièrement eux-mêmes.

Un eſpion, un mouchard peuvent être plus dangereux par leurs obſervations & leurs rapports; mais quand on est armé, à côté d'un compagnon armé, on eſt forcé malgré ſoi de faire ſon devoir; on eſt infailliblement puni ſur le champ de ſa ſcélérateſſe.

O n'ignore pas tous les manéges de Lafayette; ſa conduite n'eſt plus myſtétieuſe. Cet Auvergnat ruſé eſt un coquin raffiné qu'on a pénétré.

On n'avoit pas beſoin de ſa lettre pour le connoître. On a beau être politique & faux, il eſt impoſſible que ſon cœur ne ſoit point

pénétré quand il est observé, suivi d'un grand nombre d'hommes rusés. Il n'en faut qu'un pour le démasquer, Alors il est perdu, sans retour.

Je viens de lire, avec admiration, le sixième numéro du journal de l'incorruptible Robespierre, j'ai retrouvé dans son ouvrage toutes mes idées. J'ai remarqué que ce grand patriote, digne de la reconnoissance éternelle des Français, avoit bien vu, bien jugé Lafayette. Quelle obligation n'avons-nous pas à un citoyen si ferme, si vertueux, si fidèle si clairvoyant!

Oh! grand homme, que les cardinaux de *Rechelieu*, de *Mazarin* me paroissent petits près de toi! quand le *Czar*, en admirant le magnifique mausolée de *Richelieu*, placé dans le chœur de l'église de la *Sorbonne*, s'écria, dans les transports de son admiration : *Oh! Richelieu! Oh! graad homme! que ne vis-tu aujourd'hui? je te donnerois la moitié de mon empire, pour m'apprendre à gouverner l'autre.*

Cet empereur parloit comme un despote, qui vouloit dominer et écraser son peuple sous un joug de fer. Mais que diront un jour nos neveux, en aprenant ce que Robespierre a fait pour leurs pères? leur hommage sera plus juste & profondement senti.

Pour moi, qui ai suivi cet immortel législateur, je lui voue dès aujourd'hui les sentimens de ma vénération sincère.

Lafayerte n'est qu'un jeune homme ambitieux, qui parle en maître, à présent, parce

qu'il a le mot du roi & de sa femme ; mais il se perd, il est perdu, & quand bien même il réussiroit à se faire nommer dictateur, & à tourner les forces qu'il commande contre son pays, il n'en seroit pas moins égorgé. Ses efforts deviendroient nuls, & apprendroient à ceux qui seroient tentés de l'imiter, que les traîtres sont punis tôt ou tard.

Il n'en est pas moins vrai, d'assurer que les Parisiens ont fait la sottise la plus grossière, ont commis la faute la plus imprudente en le nommant leur général. En changeant de régime, en chassant les tyrans & la noblesse, il étoit stupide, il étoit impardonnable de se choisir un noble pour commander notre milice.

Il n'y a pas de réplique à me faire sur mon observation. N'avions-nous pas parmi nous des hommes capables de nous conduire & de nous discipliner ? mais Lafayette périra, détesté, abhorré des deux partis. Il n'a pas lu ou il n'a pas senti ce beau vers de *Voltaire*, dans son admirable, sa philosophique tragédie de *Mahomet*.

Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Lafayette est reconnu ; lecteurs, jugez du sort qui lui est réservé.

FIN.